

Le temps d'une guerre

Hélène Denis

Hélène Denis

Le temps d'une guerre

© Hélène Denis, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0101-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1.

Froid comme la mort.

C'est de cette façon qu'on pourrait qualifier le temps qu'il fait aujourd'hui.

Je souris amèrement à la pensée de ce jeu de mots inapproprié au vu des circonstances, un peu comme quand on est pris par un fou rire incontrôlable lors d'une situation grave.

Je surprends le regard interrogateur de ma sœur aînée, Danielle, assise à mes côtés. Il est vrai que depuis toute la tristesse emmagasinée ces derniers jours, l'apparition d'un sourire même le plus vague qu'il soit sur un visage, semble relever du miracle. Je la regarde tendrement sans dire un mot, lui prends la main, la serrant d'un geste rassurant, puis adresse un regard bienveillant depuis le rétroviseur à mon autre sœur et mon frère assis à l'arrière de la voiture. Les visages de Françoise et Hubert expriment la fatigue, les regards sont vides, les traits tirés. Entre eux deux, je distingue le tendre minois de ma fille, nos yeux se percutent l'espace d'une seconde à travers le miroir. Les siens sont plus noirs qu'à l'habitude, je ressens ses interrogations, sa détresse. Alicia a relevé ses longs cheveux châtain en un chignon. Il aimait tant la voir coiffée de cette manière. Il avait raison, pensai-je, cette coiffure lui va vraiment bien. Un silence pesant a envahi l'habitacle depuis le départ.

La voiture traverse les uns après les autres les villages de cette partie de la campagne bourguignonne que je connais par cœur. Rien n'a changé, l'alignement des maisons, les prés, les cœurs de village, tout est resté tel que je l'ai connu pendant mon enfance hormis quelques maisons restaurées et rénovées par endroit.

Chemin faisant, Danielle, qui connaît également comme sa poche, les fermes, les places, tous ces lieux qui ont été ceux de son enfance et de son adolescence, tente soudain de détendre l'atmosphère en racontant quelques anecdotes surgies du passé en prenant son frère à parti. Les deux aînés sont proches en âge et ont

passé beaucoup de temps ensemble à faire les quatre cents coups. Les rires fusent et les exclamations s'enchaînent, sans culpabilité, tout le monde en a tellement besoin.

« C'est sûr qu'il préférerait nous voir rire, non ? » interroge Françoise, la voix vacillante, mais sur un ton qui ne laisse planer aucun doute sur la réponse. La question, inévitablement, remporte l'approbation générale de la fratrie soudée.

Au travers des flocons qui virevoltent au gré du vent, j'entrevois au loin l'allée de platanes qui caractérise l'arrivée sur ce charmant village typique de Côte d'Or, berceau de toute ma famille. Comme à chaque fois, mon cœur tressaille à la vue de ces arbres centenaires si majestueux qui bordent la petite route. Je retrouve cet effet hypnotique que me procurait le défilement de ces arbres aux troncs énormes depuis la voiture lorsque j'étais petite. La pancarte blanche et rouge « Vieilleville » me sort soudain de ma torpeur. Ayant roulé plus lentement qu'à l'accoutumée à cause de la neige qui commence à poudrer le bitume, je jette un œil sur l'heure qui s'affiche sur le tableau de bord ; tout va bien...

La rue principale du village qui descend jusqu'à l'église est inhabituellement envahie par des silhouettes en manteaux qui marchent toutes dans la même direction affrontant le vent glacial de l'hiver qui les courbent en deux. Je vois la foule qui attend dehors, sur le perron de l'église subissant les assauts du vent et de la neige. Puis, les embrassades, les mots rassurants, les accolades s'enchaînent, les yeux embués laissent place aux sourires timides car malgré les circonstances, tout le monde est finalement content de se retrouver. Parmi cette foule massée à l'extérieur, j'aperçois mes trois collègues qui ont fait le déplacement :

« Oh ! non, vous êtes là ! Merci, merci ! » murmurai-je en les embrassant à tour de rôle.

Ma meilleure amie se tient un peu à l'écart. À sa vue, je sens les larmes monter soudainement. Elle est là, toujours quand j'ai besoin d'elle, une amitié sans limite, infaillible, indestructible. Nos regards se percutent en une fraction de seconde, s'interrogent et se répondent simultanément.

« Comment vas-tu ? Tu tiens le coup ? »

« Ça va aller... »

« Je suis là... »

Je tombe dans ses bras et cette vague de chaleur humaine me remplit soudain le cœur, me donnant la force et le courage qui me manquent en cet instant.

Je me retourne et fais face à l'entrée de l'église, impressionnée par ces centaines de personnes qui ont fait le déplacement et qui ne pourront, à coup sûr, pas toutes entrer à l'intérieur du fait de la petitesse du bâtiment.

« Comme il serait heureux de voir tout ce monde venu pour lui » pensai-je, en observant la foule.

Il est temps maintenant.

J'entre, la main glacée d'Alicia serrée dans la mienne, accompagnée de mon frère et de mes sœurs, mon cœur frappe à tout rompre dans ma poitrine. De part et d'autre de l'allée centrale, sont rassemblés des gens dont je ne reconnais pas les visages mais qui saluent de la tête le petit groupe formé par notre fratrie.

La dernière fois que je suis entrée dans cette petite église pavée de dalles bourguignonnes et décorées de vitraux multicolores, c'était pour mon mariage. Et il faisait ce jour-là, dehors, une chaleur épouvantable en plein mois de septembre à tel point que nous avions tous à cœur d'entrer dans l'église pour retrouver un peu de fraîcheur. Quelle ironie en ce jour de froid glacial et de tristesse ! La vie parfois nous offre des contrastes saisissants dont elle seule a le secret.

Remontant plus haut dans l'allée au bout de laquelle trône un crucifix géant, je distingue de part et d'autre, les membres de ma famille, mes tantes, mes cousins et cousines, qui ont pris place sur ces bancs durs et inconfortables devant lesquels trônent les pupitres garnis de livres de chants et de prières. Les contacts avec cette partie de la famille sont devenus rares avec le temps mais je ressens pourtant une cohésion forte et une solidarité sans faille. Je vois dans leurs yeux de la tristesse et du réconfort, des petits signes entendus de la tête qui disent :

« Courage, on se voit tout à l'heure... »

Ma tête se met à tourner tout à coup, mon esprit s'embrume, envahi par le brouhaha ambiant. Mon regard vient de se fixer sur l'immense drapeau tricolore déployé sur le cercueil posé devant l'autel et ne peut s'en détacher. Un profond bouleversement m'envahit, à la fois attristée et impressionnée par cette image qui restera en moi à jamais. Ce drapeau bleu, blanc, rouge, symbole de ceux qui ont combattu pour la France... La tristesse que je ressens laisse place tout à coup

à une fierté et un respect immenses et j'ai envie de crier, hurler à l'assemblée autour de moi et à la Terre entière que cet homme qui gît sous le drapeau s'était battu corps et âmes, qu'il avait été prêt à se sacrifier et qu'il avait bien failli y laisser sa vie. Sa vie pour notre liberté à tous. Je pense à ma mère qui n'a pu venir, son état de santé ne le permettant pas.

« Maman, si tu voyais ça... »

Je rejoins en vacillant mes neveux et nièces qui ont pris place dans les bancs à l'avant, devant le cercueil. Des baisers chauds, les larmes coulent, on se prend les mains, on se serre dans les bras.

Pendant toute la cérémonie, perdue à la fois dans mes pensées et mes sensations, je ne peux m'empêcher de douter du réel de la situation. Et pourtant, le doute n'est pas permis car je l'ai bien vu ce corps sans vie. Comment arriver à croire en effet qu'Auguste, cette force de la nature, cet homme puissant et athlétique est là, enfermé à jamais dans cette ridicule boîte en chêne vernis qui siège devant cette multitude de visages aux yeux rougis ?

Le chemin vers le cimetière se fait sous la neige et le blizzard, une longue procession suit doucement le corbillard. Le cimetière est le dernier monument du village avant la rase campagne. Son entrée, bordée de marronniers immenses et volumineux, lui confère à la belle saison une atmosphère douce et plaisante, bercée par le bruissement des feuilles de ces géants majestueux. Il surplombe la plaine alentours, composée de prairies et de bosquets s'étalant à perte de vue jusqu'à la ligne d'horizon. Mais en ce jour, rien de tout cela, le temps tempêteux et floconneux a décidé d'étaler un rideau de plomb grisâtre sur ce panorama d'une beauté à couper le souffle.

J'entends le cercueil frapper les parois de la fosse lors de sa descente en terre. Ce bruit sourd et caverneux me hante encore aujourd'hui.

Ma famille proche est là, nous faisons corps. Je me sens rassurée, presque heureuse paradoxalement. Cette cohésion des âmes, ce rapprochement solidaire, la force qui s'en dégage et que l'on ressent lors de la perte d'un proche, est un sentiment assez étrange et confus mais au combien agréable au bout du compte.

Je fixe la tombe d'Auguste, quelque peu abasourdie. La terre fraîche qui la rebouche a une teinte ocre presque orangée qui contraste avec la grisaille ambiante, puis j'embrasse le cimetière d'un regard circulaire, serein et

approbateur. Il sera bien ici. Un dernier regard plus appuyé encore en guise d'au revoir. Voilà, c'est le début d'une autre vie, différente, un pan de mon existence qui va basculer maintenant vers l'inconnu. Il est temps de le laisser maintenant. Je serre Alicia fort contre moi, je sens son corps tremblant, perclus de tristesse et de froid. C'est son premier enterrement et pas n'importe lequel. Un peu déroutée, alors que je prends doucement la direction de l'immense grille verte, je sens les bras de mes neveux chéris, que j'aime comme s'ils étaient mes petits frères tellement ils sont proches de moi depuis toujours, m'envelopper les épaules de part et d'autre. Je les serre à mon tour et les regarde avec amour. Pas besoin de parler ni de verbaliser les choses, je sens, ressens, ils savent, communion des âmes et symbiose des sentiments.

Des flocons piquants viennent alors fouetter mes joues, le vent qui s'engouffre sans aucune barrière à l'assaut de ce cimetière en promontoire, se renforce tout à coup et me fait ressentir le froid polaire de plus belle.

« Froid comme la mort... » pensai-je en souriant secrètement à nouveau sous mon écharpe.

Et effectivement, la situation est grave.

Car je viens d'enterrer mon père.

2.

La petite rue de quartier est déserte en ce début de matinée de décembre. La neige qui s'est accumulée ces derniers jours forme comme un rempart le long des rues et bien que mes bottes soient adaptées à ce genre d'intempéries, il vaut mieux se méfier car les trottoirs sont très glissants ce matin. Mon quartier a été bâti dans les années cinquante, période où l'on construisait à tout va, dans les grandes villes, les logements nécessaires au baby-boom et à l'arrivée massive d'immigrés nord africains de l'après-guerre. Paysage de grandes barres de béton érigées au côté de zones pavillonnaires où s'alignent le long des rues des maisons mitoyennes pour la plupart, délimitées par des grilles et clôtures métalliques de toutes sortes et de coloris variés. C'est dans un de ses pavillons mitoyens que mon père s'est installé avec Hélène, son épouse, dans les années soixante, délaissant pour des raisons professionnelles et pratiques, leur beau village de Vieilleville.

En cette heure matinale, les pavillons parfaitement alignés les uns aux autres semblent encore endormis malgré les volets déjà ouverts pour la plupart. Pour connaître quelque peu les habitudes de chaque occupant, je me doute que beaucoup d'entre eux, à l'affût de la moindre animation qui puisse pimenter leur quotidien de retraités, sont embusqués derrière leurs rideaux et ont déjà remarqué ma présence.

« Qui me regarde aujourd'hui ? Madame Colnot ? Monsieur Brocheton ? », pensai-je ironiquement

Ces voisins proches, bien que charmants, sont d'un naturel plutôt curieux, et avec les événements et allées et venues incessantes de toute la famille ces derniers jours, ils ont dû se régaler.

Tout en avançant à pas précautionneux, je sens la nostalgie peu à peu m'envahir. Combien de temps encore viendrai-je dans cette rue, dans cette maison, dans ce quartier ? J'entends alors cette façon particulière et attendrissante qu'Auguste avait de siffler pour sonner le rappel et l'heure du

déjeuner lorsque je jouais chez mes copains et copines à l'autre bout de la rue.

Mon enfance s'est déroulée à cheval entre la ville et la campagne, me laissant imprégner par l'une et l'autre de façon égale. Je ne suis pas complètement citadine, ni complètement rurale mais plutôt un modèle hybride. Mes vingt premières années passées dans le quartier de cette grande ville, ont forgé des souvenirs d'enfance et d'adolescence version citadine.

La version rurale, c'est donc à Vieilleville qu'elle s'est déroulée. Vieilleville est le village de mes week-ends et de mes vacances. Le village de mes racines, le lieu qui a rassemblé mes familles maternelle et paternelle depuis plusieurs générations. Le village où sont nés mon frère et mes sœurs. Des naissances comme cela se pratiquait encore après-guerre, à la maison, sans assistance spécifique hormis celle du médecin de campagne qui pratiquait lui-même les accouchements. Etant la petite dernière de la fratrie et née bien après les trois premiers au moment où la modernité gagnait du terrain, j'ai eu la chance de voir le jour dans le confort et la sécurité d'une maternité. Vieilleville, c'est un monument, une montagne de souvenirs : les promenades interminables avec mes cousines sur les chemins de campagne, des après-midi entiers à marauder tous les cerisiers alentours à la belle saison et à se raconter nos premières histoires d'amour ou à fumer des gauloises brunes ou encore de la liane en cachette. C'est le grand potager que l'on avait baptisé tout simplement « le champ » non loin du cimetière où j'aidais mon père à cueillir les haricots à la belle saison, à buter les pommes de terre, récolter les prunes et les pommes du verger attendant. C'est le goûter du dimanche après-midi dans la petite mesure de mes grands-parents maternels, Jules et Albertine, où je trempais les meringues encore chaudes dans du lait bien crémeux tout en les écoutant raconter des histoires captivantes que je connaissais par cœur mais qui me fascinaient à chaque fois de la même façon. Lui, relatant avec fierté, cigarette roulée vissée dans le coin de la bouche, ses campagnes de Roumanie pendant la Première guerre, elle, parlant avec nostalgie de son expérience de gouvernante à Paris avant que n'éclate la guerre de 1914 alors qu'elle n'était encore qu'une adolescente. C'est aussi la cancoillotte qu'Albertine faisait fondre doucement sur le fourneau à bois et l'odeur qui s'en dégageait et les draps rêches et humides dans l'unique chambre de la maison où je dormais de temps en temps avec ma mère. Et tellement d'autres choses.

Je marche lentement et l'état des trottoirs est la bonne excuse. Je retarde juste le moment, cette journée et les suivantes s'annoncent effectivement pénibles.